

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 51

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un œil poché.

Ne vous est-il jamais arrivé, au moins une fois en votre vie, d'avoir un œil poché ?

Non ! me dites-vous.

Oh ! je sais bien que vous n'aimez pas les chicanes ! Ennemi de la discorde, vous ne vous êtes jamais battu avec personne, pas même avec votre belle-mère : une batterie menaçante de se produire au café, vous évitez sagement d'intercéder ou de prendre parti pour l'un ou pour l'autre ; en homme avisé, vous vous coulez plutôt doucement vers la porte et vous sortez en tirant, de peur de recevoir des coups de poing ou d'aller plus tard peut-être témoigner au tribunal.

Et bien ! chers lecteurs, pour recevoir un poche-l'œil, pas n'est besoin d'avoir les poings sensibles ou la tête près du bonnet ; il n'est pas nécessaire non plus d'avoir bu un verre de trop, reproche que l'on fait généralement à beaucoup de gens, non ! vous pouvez vous administrer un poche-l'œil vous-même, chez vous, à jeun, et sans que vous ayez besoin d'y mettre la plus petite parcelle de votre bonne volonté !

Prenez donc bien garde ! car si jusqu'ici vous avez eu la chance d'être préservé d'un poche-l'œil, vous pourriez peut-être nous en montrer un magnifique demain, aujourd'hui même, ou dans un instant, que sais-je ?

C'est si vite fait ! Un exemple :

Vous connaissez, n'est-ce pas, tous les coins et recoins de vos chambres, de votre cuisine, de tout votre appartement ; vous savez où l'on tient ceci, où l'on met cela et vous sauriez aller prendre à yeux fermés tel ou tel objet ; vous avez une femme d'ordre qui remet généralement tout en place.

Pendant la nuit, vous avez besoin de quelque chose ; vous vous levez ; inutile d'allumer la bougie, n'est-ce pas ! vous allez donc dans l'obscurité prendre ce qu'il vous faut dans l'armoire, mais le cheval de bois de l'enfant ou bien le petit berceau de la poupée de Lilitte est resté par mégarde au milieu de la chambre, vous mettez étourdiment le pied dessus et patatra ! vous voilà étendu de tout votre long sur le plancher. En tombant, votre tête s'en va cogner le coin d'un meuble, vous voyez quelques étincelles, votre chef vous résonne un peu, puis vous rentrez dans votre lit en maugréant contre le berceau ou le cheval, mais sans plus songer au coup que vous avez reçu.

Le lendemain, avant de partir à votre bureau, vous embrassez votre petite femme qui s'écrie alors toute stupéfaite :

— Eh ! mon Dieu ! comme tu as l'œil tout enflé ! mais où t'es-tu donc arrangé de la sorte ?

— Mais, lui répondez-vous, il me semblait bien qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas à cet œil !

Vous vous précipitez alors vers la glace et vous constatez, en maudissant tout le monde, que votre appareil visuel a pris des propor-

tions formidables et qu'il a la couleur d'une pomme cuite.

— Sapristi ! il fallait bien encore celle-là ! Impossible d'aller à mon bureau avec un œil pareil ! que vont penser les gens ? vous dites-vous.

Vous voilà d'une humeur massacrant, vous répandant en imprécations sur le berceau et les choses non remises en place ; le mouchoir sur votre œil, vous arpentez fiévreusement le corridor, la cuisine, tout l'appartement, revenant sans cesse à la glace pour constater une fois de plus la réalité de votre malheur.

Pendant ce temps, votre petite femme, toujours prévoyante, a préparé un mouchoir très fin, des compresses à l'eau phéniquée ou à l'eau salée et vous voilà cloué à votre appartement pour quelques jours avec un œil bien et dûment poché.

Assis près de la fenêtre, un bandeau recouvrant l'œil meurtri, vous observez d'un œil (c'est le cas de le dire) mélancolique les passants qui défilent philosophiquement dans la rue sans s'inquiéter le moins du monde de votre malheur.

Ah ! que le temps vous paraît long ! si au moins l'on osait sortir ! mais quelle figure ferions-nous dehors avec ce bandeau sur l'œil ?

Et la lecture ? oui ! allez lire avec un œil bouché ! Impossible !

Vous en êtes réduit à rester en chambre ; et d'ailleurs que vous manque-t-il ? Vous avez une épouse adorable qui vous tiendra continuellement compagnie et qui s'efforcera de vous faire trouver le temps moins long par de gentils bouts de causette ; toutes les demi-heures, prenant votre tête dans ses mains, elle remplacera la compresse que l'inflammation aura séchée par une autre compresse bien fraîche ; mais, impatient que vous êtes, vous allez à chaque instant vous poster devant la glace et chercher à découvrir à votre œil quel quel symptôme d'amélioration.

— Oh ! mon cher, tu en auras bien pour une quinzaine, vous fait alors votre épouse ; dans un ou deux jours, cela deviendra noir, puis bleu, puis jaune, et ensuite tu seras guéri ; mais sois patient !

— Je suis bien arrangé ! lui dites-vous, moi qui avais retenu deux places pour aller entendre *Mignon* demain soir, et vendredi soir, nous avons le souper offert par Jules à l'occasion de son anniversaire. Et si mon œil doit passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel !...

Il est de fait, qu'en cas pareil, les couleurs les plus diverses se succèdent tout alentour de votre orbite ; votre œil est d'abord noir et très enflé et vos paupières ressemblent assez à deux moitiés de pruneaux ; elles deviennent bleuâtres, puis prennent ensuite la teinte pearly orange et quand vous avez assisté à toutes ces métamorphoses, tout revient à son état normal.

Un beau jour votre femme vous dit : « Maintenant cela va très bien, tu es à peu près guéri ; les paupières sont bien encore un peu enflammées, mais cela ne se voit presque pas ; demain tu pourras sortir si tu le veux ! »

Vous vous frottez les mains, content que vous êtes de reprendre la clef des champs et d'être débarrassé de ce satané bandeau.

— Enfonce un peu ton chapeau sur l'œil en question ! vous crie votre femme en vous regardant descendre l'escalier.

— Cela se voit-il encore beaucoup ?

— Non ! non ! mon cher, presque pas, va toujours !

Arrivé sur la porte, vous hésitez ! et vous tremblez comme quelqu'un qui vient de faire un mauvais coup ; si cela se voyait encore ! vous dites-vous ; mais baste ! vous voilà sur le trottoir. Pas accéléré.

Vous n'avez pas fait dix pas que vous vous trouvez nez à nez avec un ami qui vous dit :

— Oh ! mon cher, que deviens-tu ? voilà bien un mois qu'on ne t'a vu !

Puis soulevant le bord de votre chapeau :

— Ah ! mais, dis donc ! tu t'es battu ; que t'es-tu arrivé ? tu as un œil tout bien !

Cela se voit ! pensez-vous. Et vous êtes obligé de conter à votre ami l'accident qui vous est arrivé et votre séjour en chambre forcé.

Vous continuez votre chemin et un bout plus loin vous êtes de nouveau accosté par un autre ami qui s'écrie en vous voyant :

— Ah ! mais, mon cher, tu t'es battu avec le chat ! As-tu dégringolé les escaliers pour avoir un œil pareil ?

Et vous voilà de nouveau obligé de raconter votre petite mésaventure ; le récit que vous en faites, au lieu de les attrister, leur fait pousser de bons rires et vous les quittez enragé.

Vous pressez le pas et vous arrivez enfin à votre bureau, non sans avoir rencontré encore une quinzaine de connaissances qui vous abordent toutes avec la même question et auxquelles vous ne pouvez répondre qu'en répétant, pour la vingtième fois peut-être, le récit de votre équipée nocturne.

Désespéré, furieux, vous vous enfermez à double tour dans votre cabinet ; vous frappez un grand coup de poing sur votre table en vous écriant :

« Mille tonnerres ! et ma bête de femme qui soutenait que cela ne se voyait presque pas ! »

3

En ce moment de l'année où tous les magasins rivalisent de luxe et d'élégance dans l'étalage de leurs marchandises et sont parés pour la grande fête des étrennes, chacun peut remarquer que dans nombre de vitrines le prix des articles est indiqué en chiffres de grands différents : celui des francs est énorme, très apparent, tandis que celui des centimes, tout à fait petit, échappe presque au premier coup d'œil.

Le *Petit Parisien* nous raconte comme suit l'origine de ce petit truc commercial auquel une foule de personnes se laissent prendre :

« Corot, le célèbre paysagiste, dont les toiles atteignent maintenant le million, et qui se ven-

daient pour une bouchée de pain du vivant de l'auteur, rencontra un matin un de ses amis, un marchand de nouveautés pour dames, qui, dans la conversation, lui parla d'une étoffe de soie que ses concurrents vendaient 4 fr. 50 le mètre et qu'il voulait débiter pour 4 francs.

— Avec ce rabais offert au public, dit-il à Corot, mon succès est assuré.

Corot réfléchit un moment.

— Si vous voulez qu'il soit plus certain encore, finit-il par dire à son interlocuteur, vous n'afficherez pas votre étoffe 4 francs le mètre, mais 3 fr. 95 et vous mettez le 3 en très gros caractère et les 95 en chiffres minuscules.

Le marchand fit son profit du conseil et s'en trouva bien. Attiré par le chiffre 3, le public se précipita dans sa boutique, où l'intelligence commerciale des commis le fit passer aisément sur les 95 centimes restants. Le truc, divulgué, parut bon aux autres commerçants, et c'est depuis lors que nous le voyons appliqué dans tous les bazars et magasins. »

L'hôtellerie de Bethléem.

A propos des fêtes de Noël, on lira sans doute avec intérêt les lignes suivantes empruntées à un ouvrage excessivement curieux et déjà rare, de Michel et Fournier, sur les anciennes hôtelleries, qui, en Orient, prennent tantôt le nom de *Kans*, tantôt celui de *caravancerais*, suivant leur destination.

Les Kans sont les refuges ouverts aux étrangers dans l'intérieur des villes, tandis que les caravancerais, très nombreux en Perse, sont de vastes asiles placés sur les routes fréquentées à la distance de cinq, six, sept ou huit lieues.

Voilà bien les abris qui devaient se trouver au temps de Jacob, sur les routes d'Égypte et de Syrie, et que les versions latines de la Bible désignent par le terme impropre de *diversorium* (hôtellerie).

Les caravancerais de la Perse et de l'Égypte moderne, ont d'ailleurs le même aspect que devaient présenter ces refuges des temps primitifs : longues galeries s'étendant autour d'une vaste cour en parallélogramme, qui serait ce que l'Écriture appelle la place (*platea*) ; cellules de douze ou quinze pieds en carré, ouvertes sur ces galeries, et assises sur une terrasse de sept ou huit pieds. Dans ces cellules, absence complète de meubles et d'ustensiles : pas un tapis pour reposer sa tête, pas le plus petit plat pour faire sa cuisine. On n'a qu'à voir cette nudité des caravancerais et des Kans orientaux pour comprendre l'utilité des équipages que les fils de Jacob et le lévite d'Ephraïm traînaient après eux.

L'hôtellerie de Bethléem, où Joseph s'en vient frapper avec Marie, près de devenir mère, et dans laquelle la foule des voyageurs accourus pour se faire inscrire sur les registres de recensement n'avait pas laissé la plus petite place pour le divin ménage, sera, selon nous, un de ces Kans, caravancerais urbains ouverts déjà dans les cités juives, comme aujourd'hui encore dans les villes d'Orient.

Rien, dans le peu qu'on sait sur le lieu où naquit le Christ, ne vient contredire cette opinion. C'était un *diversorium*, dit le traducteur latin de St-Luc, et ce mot doit se traduire par *Kan*. — Toutes les cellules y étaient prises, et Joseph et Marie durent aller se mettre à couvert dans une étable ou crèche. Dans chaque Kan ou caravanceraï, se trouvent des écuries placées derrière les chambres, c'est-à-dire à la partie extérieure des bâtiments ; des fenêtres très petites et fort hautes les éclairaient, tandis que les chambres ne reçoivent du jour que par la porte d'entrée.

Les voyageurs, surtout en hiver, préfèrent souvent le séjour de ces étables à celui des cellules extérieures. Ils se placent sur une estrade large de cinq ou six pieds régnant dans toute la longueur du mur intérieur, et au-devant de laquelle sont attachés les chevaux.

N'est-ce pas là vraiment l'étable, disent les auteurs que nous citons, où durent se réfugier Joseph et Marie ? Et cette estrade ne vous semble-t-elle pas l'humble crèche dans laquelle, vers minuit, la Vierge mit au monde l'enfant Dieu, entre le bœuf et l'ânon ?

Si, d'après la disposition de l'église souterraine de Bethléem, qui occupe, comme on sait, l'emplacement de l'étable et de la crèche, on vient à dire que cette opinion se trouve démentie par cette situation même de la crèche, qui aurait été creusée dans une grotte souterraine, tandis que les étables des Kans se trouvent au contraire de plain-pied avec les cellules et au niveau du sol, on peut répondre que dans les caravancerais et les Kans, rien n'est plus commun que ces chambres et étables souterraines.

Il n'est pas un caravanceraï turc ou persan qui ne possède son *zir-zemyn*, sorte de caveau maçonné, auquel vous conduit un escalier, dont la cage fait saillie au milieu de la cour principale. C'est là que les voyageurs se retirent pour passer au frais les heures les plus brûlantes de la journée. Pourquoi le jour où Joseph et Marie vinrent y chercher un refuge, n'aurait-on pas transformé en étable le *zir-zemyn* du caravanceraï de Bethléem, et n'y aurait-on pas entassé pêle-mêle les voyageurs et le bétail attardés ?

Causerie d'un rhumatisant.

Le rhumatisme. — Une cure à Lavey. — La contrée. — Les baigneurs. — Les bains de sable.

III

Le séjour de Lavey est assez agréable. Les promenades y sont nombreuses, la vue magnifique en certains endroits.

En se rapprochant des Bains par la route de St-Maurice ou celle de Lavey-village, on jouit d'un panorama grandiose où dominent la Dent-du-Midi, le Catogne, les dents de Valeire et de Valerette, le Salentin et St-Tanais, éclairés par le soleil de l'après-midi.

À la nuit tombante, l'immense paroi de rochers qui ferme l'horizon du côté du nord s'assombrit de plus en plus, tandis que les sommets des Dents de Morcles s'illuminent majestueusement aux derniers rayons du soleil, comme de gigantesques tisons enflammés.

L'effet est d'autant plus remarquable que cet incendie aérien semble émerger des sombres forêts qui tapissent les contreforts de la montagne. Cette scène vraiment grandiose frappe toujours vivement les personnes qui la voient pour la première fois.

Il est une idée dont on a peine à se défendre en arrivant aux Bains de Lavey, c'est l'idée qu'on a quitté le territoire vaudois. L'aspect du paysage, le langage et les mœurs des habitants, la vue de maisons d'une construction plus ou moins primitive, tout semble vous dire qu'on se trouve sur le sol valaisan.

Mais si l'on s'était donné la peine de parcourir les premières pages du *Guide du Baigneur, à Lavey*, on n'aurait pas cette impression. Nous y lisons ces quelques lignes :

« Le terrain sur lequel sont bâtis les établissements est remarquablement sec, car le » sous-sol, formé de sable et de pierres, est » très perméable. »

C'est assez dire que le sol de Lavey est toujours sec, toujours altéré, et boit avec une étonnante facilité.

Donc, nous sommes sur le sol vaudois.

Quant au grand hôtel et aux Bains, bien difficiles sont ceux qui n'en sont pas entièrement satisfaits ; car placés sous la direction d'un excellent administrateur, ils sont tenus d'une manière irréprochable.

Tous les baigneurs ont nécessairement dû passer, pour une chose ou l'autre, au bureau situé à gauche de la porte d'entrée de l'hôtel. C'est de là que partent tous les ordres, que sont reçues toutes les réclamations, et qu'on est toujours accueilli avec une parfaite amabilité.

Et cependant ce n'est pas une petite affaire que de contenter tout le monde. Tenez, voici

un monsieur qui demande qu'une chaise longue soit ajoutée à l'ameublement de sa chambre, pour madame, qui ne peut se reposer convenablement ni sur un canapé, ni dans un fauteuil.

Ce monsieur est suivi d'un autre, qui ne peut dormir sur la plume et demande un coussin de crin.

Bientôt arrive une demoiselle, qui prend un petit air souffrant et sollicite, à son dîner, un petit extra, quelque chose de léger pour son pauvre estomac. Son frère, qui la suit, se plaint des cousins dont il a été piqué la nuit dernière ; il demande avec instance un moustiquaire.

Puis une vieille dame, dont la vue est très mauvaise, s'avance lentement en s'appuyant sur sa canne ; elle prétend que la lampe électrique de sa chambre ne donne pas toute la lumière voulue. Elle profite de l'occasion pour pleurer sur la disparition des lampes à huile, dont la lumière était si douce.

Enfin, voici un original d'Anglais qui maugrée contre le bruit du Rhône qui l'inquiète pendant la nuit et lui fait souvent croire que la pluie tombe à torrents, alors qu'il n'en est rien : « C'est tout à fait désagréable, » dit-il.

Et j'en passe bien d'autres.

Eh bien, à l'exception du bruit du Rhône, qui ne rentre pas dans la compétence du gérant, toutes ces réclamations ne tardent pas à s'apaiser par l'empressement qu'on met à les satisfaire. D'ailleurs, rien n'échappe à la surveillance de ce diable de directeur — il voudra bien me passer l'expression — qui a véritablement le don d'ubiquité, tant son activité est parfois étonnante. Vous allez à son bureau, il y est. Vous montez au deuxième étage, vous le croisez dans le corridor. Vous descendez un instant après, il donne un ordre au premier étage. Allez-vous dîner ou souper ? Il apparaît au coin d'un paravent d'où il regarde si tout marche à sa guise, si tout le monde est bien servi. C'est alors que les jeunes sommières, craignant l'œil du maître, s'en donnent à qui mieux mieux dans la salle à manger, où elles font voltiger coquettement les longues brides de leur minuscule bonnet blanc !

Une demi-heure après le dîner, vous faites votre digestion par une promenade dans le parc : la première personne que vous y rencontrez, c'est le gérant arrêté devant un engin de gymnastique endommagé ou un banc auquel un brise-tout a fait l'amputation d'une jambe. Il hoche la tête d'un air mécontent et se dit en lui-même : « Qu'ils sont donc peu soigneux !... Toujours des réparations ! » Si par hasard vous allez un peu plus tard dans le bâtiment des bains, vous l'y apercevrez s'informant de différentes choses auprès des employés. — Toute la journée c'est ainsi.

Et cela n'empêche pas monsieur P. de trouver encore par-ci par-là quelques instants pour faire une agréable causette avec ses hôtes et les renseigner sur une foule de choses.

Et le téléphone !... Parlez-moi du téléphone dont les appels ne cessent pas. De tous côtés des questions sont adressées au bureau de l'hôtel. En voici quelques échantillons. Je vous dispense des réponses :

— *Drindrindrin*. Auriez-vous deux bonnes chambres disponibles et au soleil?... Du soleil, s'il vous plaît, mon médecin me l'a recommandé... Y aura-t-il un sofa un peu moelleux ?...

— *Drindrindrin*. Prière de m'indiquer le prix de la pension, à l'hôtel... A quelle heure la table d'hôte ?... Y sert-on du potage ?... Je ne saurais dîner sans potage...

— *Drindrindrin*. Avez-vous beaucoup de monde aux Bains, dans ce moment ?... Pas